

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 78 (1951)
Heft: 11

Artikel: Découvrir ce qui est nôtre ! : je ressuscite un benêt...
Autor: Landry, C.-F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227875>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Découvrir ce qui est nôtre !

Je ressuscite un benêt...

par C.-F. Landry.

Je ressuscite un benêt, qui était un brave homme, et je ressusciterai aussi un homme fin. Cela fait deux.

J'ai trouvé un petit ouvrage, précieux parce que rassurant : *Observations sur le langage du Pays de Vaud*, par Eman. Develey, à Lausanne, chez Louis Lacombe, libraire, 1824. Ce monsieur Develey avait la louable intention de nous faire parler mieux (déjà !!) et il s'appuyait sur le Dictionnaire de l'Académie. Il disait, avant de commencer, des petites choses que personne n'eût mises en doute en les lisant rapidement ; mais je conseille de les mieux lire, et l'on verra comme, depuis toujours, l'habileté pédante est avocassière, et sait mêler l'argument juste à l'argument faux : « Qu'on doive se corriger des locutions vicieuses, des expressions plus ou moins barbares, des fautes de grammaire bien évidentes, c'est ce que personne ne niera sans doute — et que nous ne nions donc pas. Qu'il convienne aussi de remplacer, quand cela se peut, des mots purement vaudois, ou des mots français dénaturés, par d'autres mots qui ont réellement la même acception, et que le bon usage a consacrés, cela paraît encore tout à fait incontestable » — non, justement ! cela paraît même si contestable que c'est cela que l'on contestera.

Mal parler, c'est mal parler. Nul ne dispute là-dessus (*si j'aurais... servir une fourchette... ranger la table... un contour...*) Mais quant au reste, le fameux cri de Flaubert : « Il n'y a pas de synonymes » sera toujours vrai.

Mais, passons au corps du livre, et voyons comme ce monsieur entend le joli langage : Carreau — Ne pas dire un carreau (de jardin). Dire une « planche ». Voilà du joli. Et dites-moi un peu pourquoi une planche (de jardin) vaudra mieux qu'un carreau (de jardin) alors qu'il existe aussi une planche (de bois) et un carreau (de vitre). Et mon innocent ajoute, naïvement : « Cependant, Lafontaine a dit : — Adieu planches, carreaux, adieu chicorée et poireaux. »

On se demande où Lafontaine avait la tête, hein ! Oser dire des choses que les Vaudois disent : lui ! Lui qui était de l'Académie. Et qui n'apprit pas le français à Lausanne, chez un monsieur qui savait ce qu'on peut dire et ne pas dire.

— On ne dit pas des grus, de la soupe aux grus.

— Et pourquoi ne dirait-on pas de la soupe aux grus ?

— On ne dit pas des meurons... on doit dire des mûres.

Voilà les grosses bêtises qui commencent ; ce Vaudois traître, qui a sûrement rôdé au bord des bois, sait que la mûre est le fruit du mûrier, arbre rare chez nous, depuis qu'un grand hiver ruina les espoirs d'acclimater la soie — et que les meurons sont les fruits de la ronce. Alors pourquoi vouloir dire aux enfants que les fruits d'un arbre sont les fruits d'une épine ? Pour parler « selon le dictionnaire ». Sommes-nous des médecins de Molière, et faut-il que la vé-

rité des faits se fausse pour le plaisir des mots ?

Ecoutez bien celle-ci :

— On ne dit pas détacher un habit, pour dire en ôter les taches. Mais si un habit est taché de graisse, on le fait dégraisser.

Vous avez bien lu. Eh bien, voilà où conduit la mauvaise foi. Il faut supposer qu'il n'existe pas d'autres taches que de graisse, pour pouvoir placer le mot dégraisser. Je suis tombé par hasard sur cet exemple, que le monsieur Develey a mis là, parmi bien d'autres perles.

— Non, monsieur : on dit détacher, pour ôter les taches. On le dit d'autant mieux qu'il existe des taches de fruits, d'encre, de vin, et même des taches d'eau (comme dit le peuple).

— On ne doit pas dire de la terre grasse — mais de l'argile. — Pourquoi ? Je pense qu'on ne doit pas dire de la marne, ce qui serait un comble !

— Le bois que nous appelons foyard est proprement du hêtre. Cependant, les

auteurs d'histoire naturelle l'appellent aussi fau ou foyard.

Peut-on être plus trouillard !! Cette peur que foyard ne soit pas un mot convenable, et cet abriement derrière les auteurs de sciences naturelles...

* * *

Voilà où conduit cette peur d'être soi-même, qui finit par se ramasser, dans les premières écoles. Il y a ensuite des tas de braves gens qui n'osent plus ouvrir la bouche, crainte de « dire faux ».

J'avais promis de parler aussi d'un Vaudois joyeux et qui, déjà remettait les choses en place. Ce sera pour la suite de cet article dans le plus proche numéro.

Mais, bon Dieu, soyez qui vous êtes, avec tranquillité et certitude. Vous possédez un parler souvent nuancé et robuste, il est vôtre, ne le mettez pas en doute. On ne saurait assez le dire et le redire.

David des Moilles et le ministre

C'est une historiette que racontait mon grand-père alors que j'étais encore enfant. C'était lors d'un de ces hivers comme on n'en voit que rarement. Un jour qu'il gelait à pierre fendre, David des Moilles d'Amont avait dû descendre à la cure pour y mener une paire de moules de sapin et fayard. La neige tombait sans arrêt et il ne fallait pas attendre que le bois soit enseveli sous quatre pieds de neige.

Il faisait une cramine peu ordinaire et, bigre, il ne faisait pas beau circuler sur les chemins non battus. Il n'y avait guère que le brave docteur ou le vieux facteur qui seraient sortis de chez eux et par devoir professionnel. Mais David avait promis de descendre ce jour-là et quand on n'a qu'une parole, à quoi bon maugréer.

Emmitouflé jusqu'aux oreilles dans son cache-nez et son passe-montagne, son foulard rouge noué sur la nuque, la roulière

sur le molleton, alors que les mitaines lui serraient les poignets, il avait toutes les peines du monde à lutter contre les morsures de la bise et les assauts de la neige qui lui coupaient le souffle. Il lui semblait parfois qu'un être invisible, muni de tenailles, s'acharnait avec un malin plaisir à lui arracher la barbe et la peau.

Arrivé à destination, il se mit à décharger son char, faisant retentir les alentours de la voix sonore des quartiers et rondins